

Domestiquer l'hiver

Laurence Lamontagne

Volume 2, Number 2, Summer 1986

Québec, fleuron du patrimoine mondial

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6511ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, L. (1986). Domestiquer l'hiver. *Cap-aux-Diamants*, 2(2), 23–26.



Québec rue du pont de glace en 1830. Aquarelle de J.P. Cockburn. Au premier plan on aperçoit un groupe de gens près d'une buvette que l'affiche identifie «Tavern Keeper». (Royal Ontario Museum, Toronto).

DOMESTIQUER L'HIVER

par Laurence Lamontagne*

Les premiers hivers

Après plus de 350 ans, nous sommes passés d'une culture européenne à une culture québécoise. Celle-ci encore empreinte de nos origines, porte en elle les multiples mutations que lui a imposées le climat.

En ce coin de terre nommé Québec, les premiers arrivants implantés au pied du Cap-aux-Diamants se sont vus confrontés aux exigences particulières de l'hiver. Ils se sont heurtés à un milieu naturel différent de celui qu'ils connaissaient déjà. Leur acclimatement a été long.

Si, comme le dit le vieil adage, «partir c'est mourir un peu», arriver au pays de la Nouvelle-France a été pour plusieurs se diriger vers une mort certaine. Des vingt-neuf personnes cantonnées à Québec en 1608, seulement neuf survivent encore le printemps venu. L'histoire avait des précédents: Jacques Cartier lors de son hivernage à Québec avait, lui aussi, perdu quelque vingt-cinq hommes.

À la fois pénible et long, l'acclimatement à l'hiver se prolonge jusqu'au XVIII^e siècle. Le père

Charlevoix, dans son *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, le confirme en ces mots: «Aussi n'ai-je jamais passé l'hiver dans ce pays que je n'aie vu apporter à l'hôpital quelqu'un, à qui il fallait couper des bras et des jambes gelés».

Satisfaire les besoins élémentaires de survie

Ces vingt-neuf hommes de Champlain arrivés en 1608 et voués à un destin tragique logent à l'Abitation, bâtiment qui, dans sa forme finale, comportera trois corps de logis bordés d'une galerie. Dès ses débuts, l'Abitation constitue un poste de traite puisque Québec, avant d'être voué à la colonisation, se veut un comptoir pour les marchands de fourrure. Au pied du Cap-aux-Diamants, Champlain ajoute, en 1618, des bâtiments nouveaux, destinés aux hivernants; ces hommes de traite, grands profiteurs de l'hiver, entreprennent leurs longs voyages pendant la froide saison. Ils représentent les pires sujets d'enracinement (ils sont

* Chercheur, Institut québécois de recherche sur la culture.



«Canadiens en Raquette allant en guerre sur la neige». Gravure de I. B. Scotin tirée de Claude Charles Le Roy Bacqueville de la Potberie, (Histoire de l'Amérique septentrionale... Paris, Nion et Didot, 1722, vol. 1, p. 51).

engagés pour deux ou trois ans) mais, en contrepartie, les meilleurs cas d'adaptation au climat.

Quand enfin Québec accueille des pionniers prêts à développer la colonie, des maisons parsèment le paysage jusqu'à former une petite agglomération. Même celles qui sont faites de bois n'offrent point de véritable résistance au froid, mais les maisons de pierre présentent un coefficient d'efficacité encore plus faible. De fait, la pierre garde le froid et l'humidité; dans la petite ville naissante, le bris de joints a plus d'une fois occasionné l'affaissement de pans de murs complets.

Les voies de communication

Construite au pied, puis étiré au sommet du cap, Québec tisse peu à peu ses voies de communication. La Côte-de-la-Montagne, qui conduit à un fort flanqué au faite et destiné à protéger le territoire, devient le premier chemin reliant la basse à la haute-ville. Les institutions religieuses et administratives s'installent ensuite dans la partie haute, ce qui oblige à construire un réseau de communication plus élaboré que les premiers sentiers distribués çà et là à travers champs. Avec la nomination d'un grand voyer, au cours du XVIII^{ème} siècle, le tracé comme l'entretien des chemins est réglementé. De façon générale, on prévoit une largeur suffisante pour les voitures d'hiver. De l'église Notre-Dame – la basilique actuelle – à l'Hôtel-Dieu, le grand voyer René Robineau de Bécancour prévoira, en 1681, un



Marché de la haute-ville devant la Basilique Notre-Dame de Québec par «un froid de canard». Dessin de W.O. Carlisle, publié par Chapman and Hall, Londres, 1873. (Archives de la ville de Québec).

chemin de 36 pieds de largeur afin que les personnes, chevaux et traîneaux puissent aller et venir facilement.

Des ordonnances, dont celles de l'intendant Dupuy en 1727, incitent les habitants de la ville et de la région avoisinante à battre le chemin à l'aide de leurs bestiaux après chaque chute de neige. En outre, les habitants qui s'amènent à la ville pour vendre leur bois de chauffage doivent aplanir à la pelle les cahots formés par le passage de leur voiture.

Malgré ces consignes, il n'en demeure pas moins ardu de circuler entre la basse et la haute-ville.

fermés pendant l'hiver. L'activité économique ne s'éteint pas pour autant et, les jours de marché, même pendant les froids intenses, citadins et ruraux se regroupent autour d'étals où s'entremêlent les divers produits de la ferme. Viande gelée, volailles pendues à des piquets ou traverses de bois, briques de lait vendues à la livre, poissons piqués droit dans la neige, tout ces produits composent un éloquent tableau hivernal.

Le pont de glace qui, par les rudes hivers, relie Québec à l'autre rive du fleuve, offre également le spectacle d'une intense activité. Des coupeurs de glace s'affairent à tailler leurs pièces, des ouvriers saisonniers aplanissent et balisent le tracé,



Encore en 1749, le naturaliste Pehr Kalm écrit au sujet de la Côte-de-la-Montagne: «L'hiver, lorsque le sol est glissant, ce chemin subit, dit-on, de nombreux dommages du fait de ceux qui en effectuent la descente, et c'est aussi tout un art difficile que de réussir cela sans déraper un certain nombre de fois...» Un second témoin de l'époque, le comte de Colbert Maulevrier, dans son *Voyage dans l'intérieur des États-Unis et au Canada* renchérit: «la ville étant sur le penchant d'une montagne vous ne faites que grimper ou descendre et les rues ne sont qu'une glace. On est obligé de s'armer de fers à glace comme les chevaux».

L'activité économique

À mesure que la colonie se développe, Québec se dote de magasins et boutiques habituellement

des transporteurs véhiculent les voyageurs tandis que les livreurs transportent leur marchandise sur leurs traîneaux bas tirés par des chiens. Comme la loi sur les débits de boisson ne s'applique pas sur le fleuve, les taverniers saisonniers profitent de ce «no man's land» créé par les glaces pour installer leurs buvettes.

L'urbanisation

Les changements liés aux progrès de l'urbanisation, au XIX^{ème} siècle, engendrent une organisation structurée, particulièrement des voies de communications hivernales. Leur prise en charge par le Comité des chemins incite la population à exiger un meilleur entretien des voies existantes, et notamment des parcours d'hiver, sorte de tracés saisonniers «protégés» par la coutume.

Gens balayant la glace sur le fleuve Saint-Laurent. J.-E. Livernois, 1894. (Archives de la ville de Québec).

Le pont de glace, en raison des multiples activités qui s'y déroulent, fait l'objet d'une vive controverse quand, pour améliorer le transport entre les deux rives du fleuve, on procède à la mise en service de bateaux passeurs. D'un commun accord, Québécois et Lévisiens s'opposent au démantèlement de leur traditionnelle voie de communication, tant et si bien que le maire de Québec en vient à placer des policiers sur les bateaux pour veiller à restreindre leur trajet et, par là même, éviter le bris des glaces qui soudent le pont.

La Presse, qui suit l'affaire de près, rassure ses lecteurs en ce 23 janvier 1885: «*Le pont de glace vis-à-vis la ville est très solide, y écrit-on, et l'on a traversé à pied toute la journée, de Québec à Lévis. Une voiture a même traversé cet avant-midi*».

Plus la ville se développe, – Québec, qui comptait 8 900 habitants en 1765, en regroupe près de 60 000 en 1871 – plus s'étend l'espace habité et avec lui le milieu ouvrier, souvent pauvre ou

démuni pendant l'hiver. Quelques métiers saisonniers pallient temporairement le chômage mais, de façon générale, la misère et la pauvreté s'installent sournoisement dans les familles ouvrières.

Ententes tacites avec l'hiver

Les épidémies, les gripes et diverses maladies consécutives à des carences alimentaires ou encore au froid imprégnant des habitations à peine chauffées ne sont pas sans rappeler, en plein XIX^{ème} siècle, les problèmes d'adaptation des premiers arrivants logés dans l'Abitation de Champlain et autour.

L'acclimatement, des premiers temps de la Nouvelle-France jusqu'au seuil du XXI^{ème} siècle, aura été un long et pénible apprentissage finalement achevé par la conclusion d'ententes tacites avec l'hiver. Une accoutumance qui s'est fait sans répit: dans toute son histoire, Québec connut à peine trois hivers sans neige persistante. ♦

De l'Amérique française à la Francophonie nord-américaine Québec toujours au centre...



Le Secrétariat permanent des peuples francophones est un organisme québécois fondé en 1981 dont le rôle est de favoriser le rapprochement entre la société québécoise et les communautés francophones du continent et de mettre en valeur l'expression nord-américaine de la culture et de la langue française dans un contexte de francophonie internationale.

129, Côte de la Montagne
Québec, QC
G1K 4E6